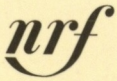
BRUNO GAY-LUSSAC

Les Moustiques

histoire



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES MOUSTIQUES.

L'EXAMEN DE MINUIT.

LA PEUR.

L'INSAISISSABLE.

LE SALON BLEU.

LA ROBE.

L'AMI.

INTRODUCTION À LA VIE PROFANE.

DIALOGUE AVEC UNE OMBRE.

L'HOMME VIOLET.

THÉRÈSE.

LA CHAMBRE D'INSTANCE.

L'HEURE.

L'ARBRE ÉCLATÉ.

LE VOYAGE ENCHANTÉ.

LES ANGES FOUS.

MÈRE ET FILS.

LA NUIT N'A PAS DE NOM.

MÉCANIQUE SANS REPOS.

LE PÈRE EXCOMMUNIÉ.

LA CLÉ DE L'ABÎME.

LA TERRASSE DES OMBRES.

ARION.

Extrait de la publication

LES MOUSTIQUES

Extrait de la publication

BRUNO GAY-LUSSAC

LES MOUSTIQUES

histoire

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1955.*

Extrait de la publication

La nature veille à la conservation de chaque espèce sans s'embarrasser des individus.

VOLTAIRE.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

LE BAL

La façade sud de l'Hôtel de Ville, situé aux abords de la gare, formait une masse sombre baignant dans la vapeur grasse des locomotives dont le chuintement s'étendait sur la ville comme une plainte. La face nord donnait au contraire sur des jardins calmes que protégeaient d'énormes grilles recouvertes de lierre.

Au premier étage, des fenêtres vivement éclairées projetaient sur le gazon l'ombre d'un groupe de jeunes gens accoudés au balcon. De la rue, l'on distinguait les plafonds chargés de dorures de la grande salle et les lustres que le martèlement de la danse faisait vibrer. L'orchestre, composé, semblait-il, en majorité d'instruments à vent, se tut soudain. Les jeunes gens du balcon se retournèrent alors vers la salle. Une voix forte s'éleva, annonçant des numéros.

Frédéric Lamark avança jusqu'au portail. Il tenait à la main une paire de gants blancs, portait des escarpins et un habit un peu juste que son père, chef de service retraité de l'administration, lui avait prêté pour inaugurer sa vie mondaine. Il avait ainsi assez bonne contenance, malgré le léger strabisme de son œil gauche et cet imperméable défraîchi qu'il avait eu soin de fermer jusqu'au col pour dissimuler son plastron.

Il avança jusque sous la voûte d'un pas hésitant.

Une dame âgée vêtue de noir se trouvait seule dans le hall derrière un comptoir.

« Votre invitation, monsieur. »

Extrait de la publication

Elle lui tendit un ticket sur lequel était imprimé un chiffre que Frédéric prit d'abord pour un numéro d'ordre.

« Je viens de vous donner ma carte d'invitation, fit-il remarquer.

— Vous ne participez pas à la tombola ?

— Je ne savais pas qu'il y avait une tombola... D'ailleurs, il me semble qu'elle vient d'être tirée.

— La première, mais il y en a trois. C'est au profit de vieux fonctionnaires. »

Il fouilla dans son gilet et en retira quelques pièces.

« Ce n'est pas suffisant, dit-elle, impatientée, je ne peux pas vous donner la moitié d'un billet. »

Puis, levant sur lui un regard soupçonneux :

« D'ailleurs, vous n'êtes pas en tenue de soirée, je ne peux pas vous laisser entrer. »

Frédéric retira aussitôt son imperméable. Elle ne marqua aucune surprise, lui rendit son argent et dit :

« Le vestiaire est à droite. »

Il s'éloigna en essayant de montrer le moins d'embarras possible, abandonna son imperméable à une jeune fille, qui le fit disparaître dans une masse d'épais manteaux ; puis il s'engagea dans l'escalier, encombré de jeunes gens. Au passage, il cueillit quelques bribes de leur conversation, qui traitait en général de carrières possibles et d'avancements probables.

Le trépidation de l'orchestre lui communiqua aussitôt cette angoisse que l'on éprouve enfant à l'entrée des cirques. Il y avait une vague odeur de champagne chaud qui n'était pas moins excitante que l'odeur de crottin. Le rire des filles ressemblait au hennissement des chevaux.

Il attendit la fin d'une valse pour traverser le grand salon. Les couples, loin de se disperser, restèrent face à face sans parler, puis s'étreignirent à nouveau. Non sans mal Frédéric gagna le mur de la salle, qu'il suivit pour atteindre le second salon. Des personnes âgées assises autour de petites tables jouaient aux cartes. Un fumet de chambre mal aérée imprégnait la pièce, révé-

Extrait de la publication

lant un milieu social dont Frédéric était issu et qui depuis des générations alimentait les services de l'administration. Le défaut d'aisance dans les mouvements, l'austérité des attitudes et l'expression timorée de certains regards caractérisaient cette assemblée mal à l'aise, semblait-il, dans ces habits d'apparat loués la plupart chez le fripier. Quelques jeunes filles privées de cavaliers stationnaient tristement près de leurs mères comme des anges gardiens.

Frédéric avisa, sur une console, un plateau égaré chargé de coupes de champagne. Il en vida une sous le regard amusé d'une dame et se tourna vers le mur pour boire la seconde. L'orchestre lui parut alors plus harmonieux. Il alluma une cigarette, fit quelques pas avantageux parmi les invités et se trouva à deux pas de la personne qui lui avait souri. Elle lui fit signe d'approcher, posa doucement la main sur la manchette glacée de sa chemise et lui dit à l'oreille :

« Vous serez gentil de me donner vos tickets de consommation.

— Quels tickets ?

— Pour le champagne.

— J'ignorais qu'il y avait des tickets. »

Il se tenait courbé vers elle, afin de ne pas attirer l'attention générale.

« C'est la quatrième fois que l'on me dit ça, ce soir, fit-elle, en étreignant la manchette, qui craqua.

— Je suis désolé », dit-il à voix basse.

Elle avança un peu sur sa chaise avec un mouvement de godille des hanches.

« Je ne veux pas vous placer dans une situation gênante en vous demandant de me payer vos deux verres. Je vois à votre air que vous n'êtes pas un de ces voyous qui se glissent dans les soirées. Retournez donc au vestiaire et prenez un carnet. Vous reviendrez me donner deux tickets.

— C'est qu'il me faudrait revenir chez moi prendre de l'argent.

— Vous n'avez pas d'argent sur vous ? — Elle le

regardait stupéfaite, presque indignée. — Le bal ne finira pas avant l'aube, vous avez tout le temps d'aller chercher ce qu'il vous faut. Vous voyez, je vous fais confiance. »

Frédéric s'éloigna au hasard, enfila une suite de salles vides et s'engagea dans un escalier d'où montait la fraîcheur de la rue. Il déboucha dans une cour obscure recouverte d'une verrière que le piétinement des danseurs faisait vibrer. Sur le mur, une plaque de cuivre portait l'inscription : « Contentieux ». Frédéric comprit qu'il se trouvait dans une annexe de l'Hôtel de Ville. Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand il distingua deux épaules nues, une robe longue qui avait l'éclat terne du verre pilé, puis un visage de femme en forme de tête de chat.

« Vous cherchez aussi la sortie ? dit-elle avec un rire enfantin et nerveux.

— Je crois que je me suis trompé.

— Moi aussi, je me suis trompée. Il n'y a pas de porte de sortie. Et cet orchestre fait toujours ce bruit infernal.

— Il faut revenir par là et traverser la salle de danse, dit-il.

— Oh ! non, il y a trop de monde », dit-elle, effarouchée.

Elle s'adossa au mur, le front baissé dans une pose attentive et méfiante, mais prête, semblait-il, à bavarder longuement.

« Vous aimez cet orchestre ?

— Il y a trop de trompettes, dit-il.

— Oui, c'est surtout cette trompette, vous entendez, elle revient continuellement... Mais vous devriez remonter danser.

— Et vous ?

— Je ne pourrai pas à cause de tous ces gens. »

Elle releva un peu la tête :

« Les connaissez-vous ?

— Non, je ne connais personne.

— Vous ne travaillez donc pas à l'Hôtel de Ville ?

Extrait de la publication

— Je n'ai pas encore de métier.

— Mais vous entrerez dans l'administration, dit-elle, méfiante.

— Je ne crois pas.

— Dans ma famille, les hommes ne vont pas au bureau.

— Que font-ils ?

— Mon père est officier en retraite.

— Tout le monde ne peut pas être officier. »

Elle dit, plus confiante :

« C'est drôle, je croyais que vous étiez d'une famille de fonctionnaires. Votre façon de parler...

— Ma façon de parler ! Les fonctionnaires ont donc un accent ?

— Plutôt une certaine intonation dans la voix, comme si les mots représentaient pour eux un certain nombre de chiffres dont l'addition doit donner une somme déterminée. »

Elle se mit à rire, et lui aussi, par politesse.

« Vous n'aimez pas danser ? dit-il plus enjoué.

— Je n'aime pas contre moi le contact de quelqu'un. D'autant plus que les garçons cherchent toujours par un moyen ou un autre à démontrer leur sympathie... Pourquoi me posez-vous cette question ? Avez-vous l'intention de m'inviter ?

— Non, en général, je préfère écouter la musique. »

L'orchestre s'était arrêté et l'on entendait le chuchotement de la pluie sur la verrière.

« Il faut que je m'en aille, dit-elle, soudain soucieuse. Mes parents m'attendent à la maison et ils doivent s'inquiéter.

— Vos parents ne vous ont pas accompagnée ?

— Mes parents ne sortent que dans les bals de l'armée. Ce n'est pas que ce soit plus amusant, mais mon père a des idées arrêtées sur ces questions.

— Vous êtes venue seule ?

— Oui, je voulais absolument entendre de la musique. Croyez-vous que l'on puisse rejoindre le vestiaire sans passer par les salons ?

— Je n'en sais rien, mais je peux aller chercher votre manteau.

— Ce n'est pas possible, dit-elle, songeuse, on vous remarquerait. Et par là, où va-t-on ? demanda-t-elle en désignant un escalier que Frédéric n'avait pas vu.

— Au contentieux, sans doute.

— Peut-être retrouverons-nous le vestiaire. Il y a sûrement de grands corridors qui traversent l'immeuble. »

Ils gravirent les marches côte à côte, sans parler à cause du bois qui craquait. Un long couloir étroit éclairé par une veilleuse s'ouvrit devant eux.

« Regardez », dit-elle.

Elle s'arrêta devant un bureau dont la porte était ouverte. La pièce n'était éclairée que par la lumière de la rue. D'énormes volumes de jurisprudence tapissaient les murs et s'entassaient sur un bureau faisant face à un canapé de cuir déchiré d'où sortaient des paquets de crin blanc.

« C'est drôle, le « contentieux », dit-elle.

— Ne restons pas là.

— On dirait que vous avez peur.

— Aucunement, mais ce serait très ennuyeux si quelqu'un nous trouvait ici à une heure aussi tardive. »

Elle avança jusqu'à la fenêtre. La place de la gare était déserte. Noyé dans la pluie, on devinait le cercle jaunâtre de l'horloge.

« L'on est mieux qu'en bas, dit-elle. Au moins, ici il y a de l'air.

— Vous n'avez pas envie de vous en aller ?

— Depuis que l'on n'entend plus cet orchestre, je me sens beaucoup mieux. Je crois que c'est le bruit de ces cuivres qui me terrifiait comme autrefois dans les défilés militaires.

— Vous avez vu beaucoup de défilés militaires ?

— Dans toutes les garnisons où nous sommes passés, il y avait des défilés. Mon père à cheval mar-

Extrait de la publication

chait en tête, et lorsqu'il passait devant la maison il regardait sévèrement ma mère penchée au balcon.

— Pourquoi sévèrement ?

— Parce que les militaires ont toujours un regard sévère. Même lorsque nous étions en vacances à la campagne, mon père voulait que tout fût réglé comme au quartier.

— Vous alliez donc en vacances à la campagne ?

— Maintenant que mon père est à la retraite, nous y allons beaucoup plus souvent.

— Pourquoi n'y vivez-vous pas tout le temps ?

— Parce que mes parents ont des relations ici. Ils jouent beaucoup au bridge et ils vont au cercle. »

Une voiture de louage traversait la place au ralenti.

« Tiens ! un taxi, dit-elle. Ce n'est pas de chance, si nous étions en bas nous aurions pu lui faire signe. Croyez-vous qu'il nous verrait si on le sifflait ?

— Je ne pense pas, dit-il, se souvenant qu'il n'avait que quelques sous en poche.

— Essayez quand même.

— C'est inutile.

— Êtes-vous toujours aussi raisonnable que cela ? dit-elle après un silence résigné.

— Je vous agace », dit-il avec un petit rire assez sot.

Elle ne répondit pas et s'écarta de la fenêtre pour se promener dans la pièce obscure. Il la perdit de vue et l'entendit qui se laissait tomber sur le divan déchiré.

« C'est drôle d'être là, dit-elle d'une voix un peu rauque.

— Vous voulez vous en aller, maintenant.

— Pourquoi répondez-vous toujours comme si vous vouliez fuir les choses importantes... Non, je ne veux pas m'en aller, je suis très bien, je ne me suis jamais sentie aussi bien. C'est dommage que vous n'ayez pas une cigarette. Ce serait tout à fait merveilleux.

— J'ai des cigarettes. »

Il se rapprocha du divan pour lui en offrir une, puis

Extrait de la publication

fouilla en vain ses poches pour trouver des allumettes.

« Ça ne fait rien », dit-elle.

Il se tenait debout devant elle, piétinant sa robe du bout de ses escarpins.

« Vous ne voulez pas vous asseoir par terre ? » murmura-t-elle.

A ce moment, des pas retentirent dans le couloir et un homme entra. Il avait une lampe sourde à la main et devait manger quelque chose de bon, car on l'entendait mastiquer avec satisfaction. Il passa derrière le divan, arrêta le rayon de sa lampe sur un endroit précis de la bibliothèque, dont il tira un épais volume. L'homme s'éloigna sans les remarquer. Il s'apprêtait à refermer la porte, mais s'immobilisa soudain et braqua sa lampe sur Frédéric :

« Voilà qui est curieux », observa-t-il sans manifester la moindre inquiétude.

Il se rapprocha et découvrit la jeune fille, qui se leva avec nonchalance comme quelqu'un que l'on dérange dans un train.

« Vous n'êtes donc pas seul, dit-il, à la fois amusé et menaçant.

— Cessez, je vous prie, de nous braquer cette lumière dans la figure, dit Frédéric avec plus de morgue qu'il n'eût souhaité.

— Vous ne manquez pas d'audace, répondit l'homme, sans tenir compte de cette observation, en promenant avec insistance le rayon de sa lampe sur les épaules et la gorge décolletée de la jeune fille.

— Laissez cette personne en paix, répéta Frédéric avec irritation.

— Je vois que vous venez du bal, dit l'homme.

— Oui, nous nous sommes égarés en cherchant la sortie. »

Cette réponse parut lui ouvrir des horizons inattendus.

« Vraiment, vous cherchiez la sortie par ici ? dit-il. Savez-vous que vous êtes dans la salle des archives dont l'accès est strictement interdit aux étrangers ?

Extrait de la publication

— La porte était ouverte.

— Je sais, c'est moi-même qui ai pris ce soin, comme tous les soirs, pour donner un peu d'air. »

L'homme était en manches de chemise et traînait sur ses reins une paire de bretelles que retenaient seulement les deux boutons de son pantalon.

« Vous êtes le gardien ? demanda Frédéric pour éclaircir la situation.

— C'est un bien grand mot, je suis plutôt copiste, avec mission de surveillance, et depuis dix ans c'est bien la première fois que je fais une pareille rencontre. »

Il remuait les jambes en serrant les genoux, une main enfoncée dans la poche à la façon des gens qui éprouvent un impatient besoin d'uriner.

« Venez par ici, dit-il, je ne puis vous laisser partir sans vous poser quelques questions, bien que tous deux vous ayez l'air d'honnêtes jeunes gens. »

Il les précéda dans le corridor et les fit pénétrer dans une pièce à peu près identique à celle qu'ils venaient de quitter. Une lampe de bureau éclairait des paperasses et une assiette de petits fours dont il ne restait que les cartons.

« Prenez place ici, dit-il en désignant un canapé qui perdait également son crin.

— Ceci me paraît tout à fait inutile, dit Frédéric avec mauvaise humeur. Je ne vois d'ailleurs pas ce que nous avons à faire avec vous.

— Ne le prenez pas sur ce ton, dit le gardien, soudain mélancolique. Je ne remplis que mon devoir le plus élémentaire. Attendez un instant », dit-il, soudain obséquieux.

Il rangea dans un tiroir l'assiette de petits fours, puis s'éloigna vers l'angle opposé du bureau et entr'ouvrit dans la boiserie une petite porte derrière laquelle Frédéric aperçut l'émail d'un urinoir. Il referma la porte sur lui et se mit à chantonner.

La jeune fille prit Frédéric par le bras et le poussa dans le corridor. Elle saisit les pans de sa robe comme un énorme bouquet et descendit l'escalier en courant.

Extrait de la publication

A force de chercher, ils trouvèrent sous la verrière une petite porte donnant sur l'extérieur. Des projecteurs nichés dans la muraille de l'hôtel éclairaient le jardin désert. Accoudés à la baie du grand salon, des jeunes gens prenaient le frais. L'orchestre s'était tu et on les entendait bavarder. Mais le grincement de la porte ne leur avait certainement pas échappé, car ils quittèrent la fenêtre pour apparaître tous ensemble à une autre, plus avancée dans l'aile de l'immeuble.

« Regardez-les », dit une voix de fille.

Mais presque aussitôt les projecteurs s'éteignirent et l'orchestre entonna une valse.

« Il faut aller chercher votre manteau au vestiaire, observa Frédéric, bien que la seule idée de faire le tour de l'immeuble lui parût insupportable.

— Non », dit-elle avec détermination.

Frédéric imagina la cape de la jeune fille et son imperméable, seuls au vestiaire et peut-être côte à côte sur deux cintres.

« Nous allons marcher, dit-elle. Je n'habite pas loin. Est-ce que cela vous ennuie de m'accompagner ?

— Ce doit être également mon chemin », dit-il.

Elle tenait toujours son bras sous le sien qu'il avait plaqué contre sa hanche afin qu'elle ne pût se dégager sans faire un effort ou le prier de la laisser libre.

« J'ai froid aux pieds, dit-elle, amusée, mais c'est assez agréable.

— Où sont vos souliers ? dit-il, constatant qu'elle marchait pieds nus.

— Je les ai enlevés en haut de l'escalier pour courir plus vite, mais je n'ai pas osé les reprendre. Vous étiez tellement pressé.

— Il faut absolument arrêter un taxi, dit-il.

— Pourquoi parlez-vous toujours de taxis ? murmura-t-elle, soucieuse. Les hommes veulent toujours prendre des taxis sous un prétexte ou un autre. »

Une voiture tourna l'angle du square.

« Ne l'arrêtez pas », dit-elle.

Elle lui lâcha le bras brusquement et s'écarta un

Extrait de la publication

BRUNO GAY-LUSSAC

Les Moustiques

Une obscure petite ville de province.

Frédéric Lamarck, fils de fonctionnaire, se rend au bal de l'Hôtel de Ville. Cette soirée va décider de sa vie. Il y rencontre une jeune fille vers laquelle l'entraîne un sentiment assez indéfinissable. Est-ce de l'amour ou une simple attirance ? Dans cette étrange et invincible rencontre on reconnaît la manière dont le destin s'y prend pour lier deux existences l'une à l'autre.

C'est l'histoire de ce couple que raconte *Les Moustiques*.

Les jeunes gens se sont mariés : deux enfants naissent et les années passent. Mais le couple étouffe et végète dans l'ordre absurde de la vie de province.

Frédéric, qui a soif d'horizons et de paysages neufs, décide d'émigrer aux colonies (dont il se fait une idée un peu livresque), où, croit-il, il échappera aux servitudes sociales qui l'écrasent dans cette petite ville.

Le cadre change, il est vrai, les gens aussi. Mais le malaise subsiste puis se développe à la faveur du climat colonial. Le travail anonyme et sans but spirituel est ici aussi la raison d'être de tous les hommes. Pas plus qu'à la ville Frédéric n'y trouvera sa vraie place. Inadaptable et, de ce fait, suspect, il s'enlisera peu à peu, seul, abandonné des siens, malade et vaincu par les appétits et les lois de ce monde qui autour de lui font un bruit de moustiques.

« L'âge des ténèbres » dont parlent les hindous s'étend sur tous les horizons.

9 782070 227112

55-VI A 22711 ISBN 2-07-022711-1

Extrait de la publication